

Rendez-vous manqué

François Couture

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couture, F. (1998). Rendez-vous manqué. *Moebius*, (77), 65–68.

FRANÇOIS COUTURE

Rendez-vous manqué

Nous étions le soir, très tard, et c'est Isabelle qui a voulu raccrocher. Elle devait se lever tôt le lendemain à cause d'Alexandre, son fils. Mais elle voulait qu'on se reparle, elle avait aimé notre conversation. Elle a promis de me rappeler. Elle ne m'a évidemment pas donné son numéro de téléphone. Elle a pris le mien en note puis on s'est dit au revoir. À ce moment, on ne sait jamais si la fille va rappeler. Elles nous font ce coup-là, parfois. Pour Isabelle, je ne me suis pas fait d'idées, mais j'espérais.

Le téléphone a sonné dès 9 h 30 le lendemain matin. Isabelle, qui disait avoir attendu bien assez longtemps dans sa vie, me conviait à déjeuner chez elle.

Alexandre est venu m'ouvrir. Il m'a regardé du haut de ses quatre ans, avec ses énormes yeux noirs et sa peau sombre. Son père, avais-je appris la veille, est un Noir de New York qu'Isabelle a beaucoup aimé, mais qui les a abandonnés à la naissance d'Alexandre. Ils ne l'ont plus revu par la suite.

Lorsque Isabelle a surgi de derrière la porte entrouverte, quelques secondes plus tard, j'ai été foudroyé par la blancheur éclatante de sa peau, par son grain très fin, accentué par son rouge à lèvres et ses cheveux noirs. J'ai immédiatement désiré cette femme. Elle était vraiment très belle, la plus belle que j'avais rencontrée jusque-là sur le réseau. Nos regards se sont croisés une fraction de seconde puis elle a baissé les yeux vers son fils. Je suis rentré après eux et j'ai refermé la porte derrière moi, nerveux.

Nous nous sommes réunis autour de la table de la cuisine. J'avais toute la peine du monde à me contenir: je savais que je devais jouer le rôle du gars qui s'en fout un peu – mais j'en étais incapable. J'essayais de poser des

questions ordinaires, de parler à Alexandre comme à un homme. Je mâchais mes bouchées de croissant en silence. Et mon regard ne pouvait se détacher du blanc de la peau d'Isabelle.

C'est Alexandre qui, à quatre ans, a débarrassé la table de la vaisselle sale, du beurrier et du pot de confitures. Il avait l'air d'un vrai petit homme avec sa salopette et ses souliers cirés. Sa mère lui a montré à tout mettre à la bonne place.

La table maintenant propre, Alexandre a pris la main libre de sa mère, puis l'une des miennes. Ils nous a ainsi emmenés jouer avec lui, dans son aire de jeu, près de la fenêtre du salon. Je me souviens très bien de ce moment: du petit homme qui trimballait deux adultes, de part et d'autre de son corps décidé. Un nouvel homme et sa mère qu'il unissait par les mains, comme dans les vrais mariages.

Nous avons dessiné un peu, placé des formes en bois dans des trous colorés. Ensuite, Alexandre est venu s'installer sur mes genoux. Il était littéralement fasciné par ma barbe, vieille de quelques jours. Il la frottait contre sa paume ouverte en écarquillant les yeux. Il a fait ça pendant quelques secondes, puis il s'est mis à me frapper sur la poitrine de ses poings. J'essayais vaguement de le contenir. C'est sa mère qui est intervenue, à la fin. Elle l'a mis par terre, debout devant elle, et elle l'a frappé sur l'avant-bras en disant, d'une voix forte, très fâchée: «On ne frappe pas, bon!» Moi, je n'ai rien dit.

Alexandre a chialé beaucoup et Isabelle s'est excusée. Je l'écoutais en essayant d'oublier qu'elle était une mauvaise et très belle maman.

Plus tard, Alexandre a de nouveau voulu jouer avec moi. On s'est couchés par terre et on s'est battus un peu. Lorsqu'il avait le dessus sur moi, Alexandre était ravi, riait de bon cœur. Mais du moment que je lui maintenais les épaules au plancher, il se mettait à réclamer sa mère, qui ne trouvait pas ça drôle du tout.

C'est à ce moment précis que je me suis senti de trop. Je l'ai dit à Isabelle. «Je ne t'intéresse pas, alors je vais y aller.» Elle n'a rien dit, mais je sentais qu'elle était soulagée que je parte.

Je suis allé chercher mon manteau d'hiver. Dès qu'il m'a vu l'enfiler, Alexandre a froncé les sourcils. Il s'est intéressé gravement à un cube en bois et il a gardé la tête basse. Sa mère a voulu qu'il me salue; il a refusé. «Tu ne veux pas que je parte?» ai-je alors demandé. Il a fait non avec sa tête, les yeux toujours sur son cube. Je suis allé vers lui, je lui ai ébouriffé les cheveux et je lui ai dit, tout bas: «Explique pourquoi à ta mère, O.K.? Allez, salut.»

Isabelle et moi, on s'est embrassés sur les joues. Je suis rentré chez moi, j'ai tout raconté à mon coloc et à sa copine, je leur ai dit que pour la première fois avec Télé Rendez-vous, j'avais l'impression d'être amoureux. Ils étaient très contents pour moi.

Isabelle ne m'a pas rappelé dans les semaines qui ont suivi.

Pourtant, quelques mois après ce matin d'hiver, elle m'a laissé un message dans la boîte vocale du réseau. J'avais changé mon annonce et elle n'avait pas reconnu ma voix. Même en parlant avec elle au téléphone, après lui avoir rappelé notre histoire, elle ne m'a pas reconnu. Intriguée, elle a donc demandé à me voir de nouveau. Nous avons convenu d'aller pique-niquer au parc, près de chez elle, avec Alexandre. J'espérais qu'elle aurait changé; que cette fois-ci, elle me comprendrait. M'aimerait.

Lorsque la porte s'est ouverte, le visage d'Isabelle a témoigné du souvenir de sa première déception – quant à mon apparence physique. Isabelle ne me désirait pas. Elle ne me trouvait pas beau, je n'étais pas assez large d'épaules à son goût. Elle, elle avait changé. Elle avait maintenant une peau bronzée par les mois de l'été. De nombreuses gouttes de sueur perlaient sur son front et entre ses seins. Elle portait une ample robe d'été à fleurs, un peu décolletée. Elle était encore plus belle que la première fois. Plus femme encore.

Nous sommes tout de même allés pique-niquer, peut-être parce qu'elle n'avait rien de mieux à faire. Et moi parce que j'espérais encore pouvoir la séduire avec mes mots.

Alexandre et moi avons joué dans la parc municipal, avec les autres enfants. Quelques mères très entre-

prenantes m'ont adressé la parole. Parce que j'étais avec Alexandre, dans un parc. Isabelle regardait tout ça de très loin, en silence. Parfois, elle regardait ailleurs. Elle réfléchissait.

Les deux souliers remplis de sable, avec son fils dans les bras, je me suis imaginé être le mari d'Isabelle, être le nouveau papa d'Alexandre, et pour l'une des rares fois de ma vie, je me suis vraiment senti à ma place.